

EXTRAIT 1 : L'ARRIVÉE DE ZAZIE (CHAPITRE 1)

Gabriel regarde dans le lointain ; elles, elles doivent être à la traîne, les femmes c'est toujours à la traîne ; mais non, une mouflette surgit qui l'interpelle :

— Chsuis Zazie, jparie que tu es mon tonton Gabriel.

— C'est bien moi, répond Gabriel en anoblissant son ton. Oui, je suis ton tonton.

5 La gosse se marre. Gabriel, souriant poliment, la prend dans ses bras, il la transporte au niveau de ses lèvres, il l'embrasse, elle l'embrasse, il la redescend.

— Tu sens rien bon, dit l'enfant.

— Barbouze de chez Fior, explique le colosse.

— Tu m'en mettras un peu derrière les oreilles ?

10 — C'est un parfum d'homme.

— Tu vois l'objet, dit Jeanne Lalochère s'amenant enfin. T'as bien voulu t'en charger, eh bien, le voilà.

— Ça ira, dit Gabriel.

— Je peux te faire confiance ? Tu comprends, je ne veux pas qu'elle se fasse violer par toute la famille.

— Mais, manman, tu sais bien que tu étais arrivée juste au bon moment, la dernière fois.

15 — En tout cas, dit Jeanne Lalochère, je ne veux pas que ça recommence.

— Tu peux être tranquille, dit Gabriel.

— Bon. Alors je vous retrouve ici après-demain pour le train de six heures soixante.

— Côté départ, dit Gabriel.

— Natürlich, dit Jeanne Lalochère qui avait été occupée. A propos, ta femme, ça va ?

20 — Je te remercie. Tu viendras pas nous voir ?

— J'aurai pas le temps.

— C'est comme ça qu'elle est quand elle a un jules, dit Zazie, la famille ça compte plus pour elle.

— A rvoir, ma chérie. A rvoir, Gaby.

Elle se tire.

25 Zazie commente les événements :

— Elle est mordue.

Gabriel hausse les épaules. Il ne dit rien. Il saisit la valoche à Zazie.

Maintenant, il dit quelque chose.

— En route, qu'il dit.

30 Et il fonce, projetant à droite et à gauche tout ce qui se trouve sur sa trajectoire. Zazie galope derrière.

— Tonton, qu'elle crie, on prend le métro ?

— Non.

— Comment ça, non ?

Elle s'est arrêtée. Gabriel stoppe également, se retourne, pose la valoche et se met à esplanier.

35 — Bin oui : non. Aujourd'hui, pas moyen. Y a grève.

— Y a grève ?

— Bin oui : y a grève. Le métro, ce moyen de transport éminemment parisien, s'est endormi sous terre, car les employés aux pinces perforantes ont cessé tout travail.

— Ah les salauds, s'écrie Zazie, ah les vaches. Me faire ça à moi.

40 — Y a pas qu'à toi qu'ils font ça, dit Gabriel parfaitement objectif.

— Jm'en fous. N'empêche que c'est à moi que ça arrive, moi qu'étais si heureuse, si contente et tout de m'aller voiturier dans l'métro. Sacrebleu, merde alors.

— Faut te faire une raison, dit Gabriel dont les propos se nuançaient parfois d'un thomisme légèrement kantien.

Et, passant sur le plan de la cosubjectivité, il ajouta :

45 — Et puis faut se grouiller : Charles attend.

EXTRAIT 2 : LA MÉDITATION DE GABRIEL (CHAPITRE 8)

Debout, Gabriel médita, puis prononça ces mots :

— L'être ou le néant, voilà le problème. Monter, descendre, aller, venir, tant fait l'homme qu'à la fin il disparaît. Un taxi l'emmène, un métro l'emporte, la tour n'y prend garde, ni le Panthéon. Paris n'est qu'un songe, Gabriel n'est qu'un rêve (charmant), Zazie le songe d'un rêve (ou d'un cauchemar) et toute cette histoire le songe d'un songe, le rêve d'un rêve, à peine plus qu'un délire tapé à la machine par un romancier idiot (oh ! pardon). Là-bas, plus loin — un peu plus loin — que la place de la République, les tombes s'entassent de Parisiens qui furent, qui

5 montèrent et descendirent des escaliers, allèrent et vinrent dans les rues et qui tant firent qu'à la fin ils disparurent. Un forceps les amena, un corbillard les remporte et la tour se rouille et le Panthéon se fendille plus vite que les os des morts trop présents ne se dissolvent dans l'humus de la ville tout imprégné de soucis. Mais moi je suis vivant et là s'arrête mon savoir car du taximane enfui dans son bahut locataire ou de ma

10 nièce suspendue à trois cents mètres dans l'atmosphère ou de mon épouse la douce Marceline demeurée au foyer, je ne sais en ce moment précis et ici-même je ne sais que ceci, alexandriniquement : les voilà presque morts puisqu'ils sont des absents. Mais que vois-je par-dessus les citrons empoilés des bonnes gens qui m'entourent ?

Des voyageurs faisaient le cercle autour de lui l'ayant pris pour un guide complémentaire. Ils tournèrent la tête dans la direction de son regard.

— Et que voyez-vous ? demanda l'un d'eux particulièrement versé dans la langue française.

— Oui, approuva un autre, qu'y a-t-il à voir ?

15 — En effet, ajoute un troisième, que devons-nous voir ?

— Kouavouar ? demanda un quatrième, kouavouar ? kouavouar ? kouavouar ?

— Kouavouar ? répondit Gabriel, mais (grand geste) Zazie, Zazie ma nièce, qui sort de la pile et s'en vient vers nous.

Les caméras crépitent, puis on laisse passer l'enfant. Qui ricane. — Alors, tonton ? on fait recette ?

— Comme tu vois, répondit Gabriel avec satisfaction.

EXTRAIT 3 : L'APOTHÉOSE DE TROUSCAILLON (CHAPITRE 18)

- Mais c'est lui ! s'écria-t-elle.
Enjambant le tas des déconfits qui formaient une sorte de barricade devant l'entrée d'Aux Nyctalopes, la veuve Mouaque manifesta l'intention de se précipiter vers les assaillants qui s'avançaient avec lenteur et précision. Une bonne poignée de balles de mitraillette coupa court à cette tentative. La veuve Mouaque, tenant ses tripes dans ses mains, s'effondra.
- 5 – C'est bête, murmura-t-elle. Moi qu'avais des rentes. Et elle meurt.
– Ça se gâte, fit remarquer Turandot. Pourvu que Laverdure attrape pas un mauvais coup. Zazie s'était évanouie.
– Ils devraient faire attention, dit Gabriel furieux. Y a des enfants.
– Tu vas pouvoir leur faire tes observations, dit Gridoux. Les vlà.
- 10 Ces messieux, fortement armés, se trouvaient maintenant tout simplement de l'autre côté des vitres, défense d'autant plus faible qu'elles avaient en majeure partie valsé durant la précédente bagarre. Ces messieux, fortement armés, s'arrêtèrent en ligne, au milieu du trottoir. Un personnage, le pébroque accroché à son bras, se détacha de leur groupe et, enjambant le cadavre de la veuve Mouaque, pénétra dans la brasserie.
– Tiens, firent en chœur Gabriel, Turandot, Gridoux et Laverdure.
Zazie était toujours évanouie.
- 15 – Oui, dit l'homme au pébroque (neuf), c'est moi, Aroun Arachide. Je suis je, celui que vous avez connu et parfois mal reconnu. Prince de ce monde et de plusieurs territoires connexes, il me plaît de parcourir mon domaine sous des aspects variés en prenant les apparences de l'incertitude et de l'erreur qui, d'ailleurs, me sont propres. Policier primaire et défalqué, voyou noctinaute, indécis pourchasseur de veuves et d'orphelins, ces fuyantes images me permettent d'endosser sans crainte les risques mineurs du ridicule, de la calembredaine et de l'effusion sentimentale (geste noble en direction de feu la veuve Mouaque). A peine porté disparu par vos consciences légères, je réapparais en triomphateur, et même sans aucune modestie. Voyez ! (Nouveau geste non moins noble, mais englobant cette fois-ci l'ensemble de la situation.)
- 20 – Tu causes, tu causes, dit Laverdure, c'est...
– En voilà un qui me paraît bon pour la casserole, dit Troussaillon pardon : Aroun Arachide.
– Jamais ! s'écrie Turandot en serrant la cage sur son cœur. Plutôt périr !
- 25 Sur ces mots, il commence à s'enfoncer dans le sol ainsi d'ailleurs que Gabriel, Zazie et Gridoux.
Le monte-charge descend le tout dans la cave d'Aux Nyctalopes. Le manipulateur du monte-charge, plongé dans l'obscurité, leur dit doucement, mais avec fermeté, de le suivre et de se grouiller.

EXTRAIT 4 : RETOUR À LA GARE (CHAPITRE 19)

- Jeanne Lalochère s'éveilla brusquement Elle consulta sa montre-bracelet posée sur la table de nuit; il était six heures passées.
– Faut pas que je traîne.
Elle s'attarda cependant quelques instants pour examiner son Jules qui, nu, ronflait. Elle le regarda en gros, puis en détail, considérant notamment avec lassitude et placidité l'objet qui l'avait tant occupée pendant un jour et deux nuits et qui maintenant ressemblait plus à un poupard après sa tétée qu'à un vert grenadier.
- 5 – Et il est d'un bête avec ça.
Elle se vêtit en vitesse, jeta divers objets dans son fourre-tout, se rafistola le visage.
– Faudrait pas que je soye en retard. Si je veux récupérer la fille. Comme je connais Gabriel. Ils seront sûrement à l'heure. A moins qu'il lui soit arrivé quelque chose.
- 10 Elle serra son rouge à lèvres sur son cœur.
– Pourvu qu'il lui soit rien arrivé.
Maintenant, elle était fin prête. Elle regarda son Jules encore une fois.
– S'il revient me trouver. S'il insiste. Je dirai peut-être pas non. Mais c'est plus moi qui courrai après.
Elle ferma doucement la porte derrière elle. L'hôtelier lui appela un taxi et à la demie elle était à la gare. Elle marqua deux coins et redescendit sur le quai. Peu après, Zazie s'amenait accompagnée par un type qui lui portait sa valoché.
- 15 – Tiens, dit Jeanne Lalochère. Marcel.
– Comme vous voyez.
– Mais elle dort debout!
– On a fait la foire. Faut l'excuser. Et moi aussi, faut m'excuser si je me tire.
- 20 – Je comprends. Mais Gabriel?
– C'est pas brillant. On s'éclipse. A revoir, petite.
– Au revoir, meussieu, dit Zazie très absente.
Jeanne Lalochère la fit monter dans le compartiment.
– Alors tu t'es bien amusée?
- 25 – Comme ça.
– T'as vu le métro?
– Non.
– Alors, qu'est-ce que t'as fait?
– J'ai vieilli.